

Monsieur le Président,
Monsieur le Vice-Président,
Madame la Directrice de la Médiathèque départementale,
Mesdames et Messieurs,

Je suis très honoré de me trouver parmi vous, ce soir, parce que, même si, par déformation professionnelle, j'ai un goût prononcé pour la solitude, rien ne me semble plus rassurant qu'une foule rassemblée pour célébrer la culture. Surtout en ces temps où l'obscurantisme regagne du terrain, où on détruit des temples là-bas, loin, où, plus près de nous, dans des municipalités françaises gouvernées par des hurluberlus, on se défie des artistes.

Je suis heureux de me trouver parmi les livres aussi, parce qu'ils sont, on le sait, des compagnons fidèles, et la fidélité est devenue une vertu rare, donc précieuse. Ce n'est pas à des hommes politiques que je vais l'apprendre.

Et je suis ravi de fêter en votre compagnie les cinquante ans de la Médiathèque.

Reconnaissons-le, ce n'est pas toujours facile, les anniversaires, pas toujours un moment agréable, surtout quand les années se sont accumulées en grand nombre et que les bougies coûtent plus cher que le gâteau. A partir d'un certain stade, on peut avoir le sentiment d'un décompte un peu sinistre. Mais il en est qui méritent qu'on les célèbre, parce qu'ils démontrent qu'on a su résister à toutes les tempêtes, toutes les mutations, toutes les pressions et qu'on a su accompagner le mouvement, rester dans la grande photo du monde, demeurer vif, alerte.

C'est assurément le cas aujourd'hui.

Les anniversaires sont aussi l'occasion de se retourner sur soi, de faire le bilan des années écoulées, de se remémorer les commencements.

Moi, par exemple, tout de suite, je me suis dit : je faisais quoi il y a cinquante ans ?

Bon, pas grand-chose en réalité. Je n'étais alors qu'une intention mal définie, un vague projet. Mais un projet pas si lointain puisque si je fais le compte à rebours des neuf mois qui ont précédé ma naissance, pour en arriver à la date présumée de ma conception, nous sommes en avril 66. Seuls quelques mois nous séparent, au fond, cette Médiathèque et moi.

Pour autant, je l'avoue, je n'ai, évidemment, pas beaucoup de souvenirs de cette époque. Et c'est bien dommage d'ailleurs car le milieu des années 60 apparaît après coup comme une époque bénie : la jeunesse était insouciante et ne songeait pas encore à jeter des pavés contre un vieux général, la France connaissait la croissance et le plein emploi, on accueillait à bras ouverts, et de notre plein gré, les étrangers, Françoise Sagan publiait « La Chamade » et Albertine Sarrazin « L'Astragale ». Quant à Georges Pérec, il nous donnait « Les choses » à lire. Au cinéma, on allait voir « La Mélodie du bonheur » et « Docteur Jivago ». On dansait toujours le twist, vous savez « cet air nouveau qui nous venait de là-bas ». Une époque bénie, je vous disais.

Mes premiers pas, je ne m'en souviens pas non plus. Ce que je sais, en revanche, c'est que je les ai accomplis à quelques kilomètres d'ici, dans cette Charente de l'intérieur où je suis né, celle à qui on n'a pas accolé le bel, le très bel adjectif de « maritime ».

La mer, justement, le voilà mon premier souvenir. Quel âge pouvais-je avoir ? Trois ans ? Je porte des culottes courtes, une marinière, une casquette de cycliste miniature et je me tiens à l'avant d'un bateau, assis sur les genoux de ma mère. Le soleil me fait plisser les yeux. Le bateau, c'est le bac qui fait la liaison entre le continent et une île, entre La Pallice et Sablanceaux. La traversée dure vingt minutes. L'éblouissement que j'ai éprouvé à cet instant ne m'a jamais quitté, il m'anime encore tandis que je vous parle. Il explique l'obsession de la mer dont témoigne l'ensemble de mes romans.

Tous les étés de mon enfance, après, je devais, pour mon plus grand bonheur, les passer dans l'île de Ré. On faisait la queue pendant des heures à l'embarcadère, furieux évidemment de devoir laisser passer devant nous les prioritaires qui arboraient une plaque 17 sur leur voiture, à nous il ne manquait qu'un point, un tout petit point et cela faisait tout la différence. Une fois à bord du bac, toutefois, le ravissement opérait, on descendait de la voiture, on humait l'air où se mélangeaient des effluves de carburant et de sel marin, on regardait le scintillement à la surface des eaux. Parvenus de l'autre côté, on filait vers Sainte-Marie, je n'ai rien oublié.

C'était populaire, l'île, en ce temps-là : il y avait des campings, des congés payés, des tables pliantes sur le bord des routes, des bobs Paul Ricard. Ce n'était pas l'annexe de Saint-Germain-des-Prés que c'est

devenu. La pierre des murets était sombre, les volets étaient vert bouteille. Quand je croise des enfants sur les plages, quand je les vois courir dans les dunes du côté de Saint-Sauveur, ça me fait un peu mal. Je me souviens que j'ai été comme eux, dans l'insouciance, la légèreté, le soleil. Je sais que j'ai perdu cela irrémédiablement. On ne guérit jamais de son enfance. Surtout quand elle a été heureuse.

Et puisque j'en suis à parler des lieux, ceux qui nous façonnent, je voudrais, si vous le permettez, en une digression, vous dire à quel point ils ont de l'importance quand j'écris.

Je me trouvais à Montréal, dans un café de la place Jacques-Cartier, lorsque j'ai écrit les tout premiers mots du tout premier livre. J'ai compris tout de suite que se jouait une aventure plus grande que moi, que mon existence venait de basculer irrémédiablement.

Je me trouvais à Buenos Aires dans une chambre d'hôtel qui domine le quartier de Recoletta, où se produisaient des danseurs de tango, quand j'ai appris que j'allais être publié.

Je me trouvais à Florence quand m'est venue l'idée de ce qui allait être « Un garçon d'Italie ». Depuis le Ponte Santa Trinita, je regardais l'Arno s'écouler en contrebas, je voyais les eaux boueuses et noueuses du fleuve, et je me suis dit : trouve-t-on des noyés dans l'Arno ? Oui, je sais, les romanciers ont parfois un curieux penchant pour la morbidité. Sauf que le noyé que j'ai imaginé est devenu le héros du roman qui allait s'écrire.

Je me trouvais à Los Angeles quand les allées de palmiers parfaitement découpées, les pelouses impeccables de Beverly Hills ainsi que le souvenir des polars de James Ellroy m'ont inspiré une histoire de flic amoureux, un accident sentimental.

Je me trouvais à Chatelaillon, à quelques kilomètres d'ici, quand j'ai soudain aperçu une maison, aux volets bleus, au toit en pente. Elle est devenue le décor idéal pour accueillir un père et son fils ayant des comptes à régler. Mais aussi une jeune femme aimant à arpenter le front de mer.

Voyez comme je reviens avec habileté à la fois à la Charente-Maritime et au territoire de mon enfance. Cela s'appelle retomber sur ses pieds. J'ai dû être chat dans une autre vie. Un chat pas très agile mais un chat quand même.

A l'époque, nous empruntions des livres à la Bibliothèque, parce que nous n'avions pas assez d'argent pour en acheter régulièrement. Sauf

que nous ne nous déplaçons pas, c'est la Bibliothèque qui venait à nous. Un camion passait, une fois par mois, je crois, dans le village de deux cents âmes où nous habitons. C'était à chaque fois une fête. Mes parents empruntaient des livres de grands tandis que mon frère et moi, nous optons pour les albums de Tintin, le club des Cinq, le clan des Sept. C'est assis sur un canapé, un livre ouvert sur les genoux, que j'ai commencé à voyager. On peut se retrouver au Congo ou en Egypte, embarqué dans des enquêtes rocambolesques en ne bougeant pas de sa chaise. J'ai découvert le pouvoir magique des livres.

Plus tard, à quinze ou seize ans, j'ai, comme tout le monde, étudié les classiques au lycée, certains me tombaient des mains mais d'autres m'entraînaient dans des aventures inouïes. Quel adolescent n'a pas rêvé d'être Monte-Cristo ? Ou n'a pas pleuré sur le sort de Fantine ? Ne s'est pas cru une réincarnation de Rimbaud ? Les émotions que j'ai éprouvées me semblent intactes au moment où je les évoque devant vous.

Pour autant, ma découverte de la littérature contemporaine, je ne la dois pas à mes enseignants, puisque cette littérature-là n'avait quasiment jamais l'insigne honneur de figurer au programme du Bac mais à ma bibliothécaire. C'est elle qui m'a montré le chemin de Françoise Sagan, de Marguerite Duras, elle qui m'a appris que les écrivains n'étaient pas forcément morts, que les écrivains n'étaient pas forcément des hommes.

Et puis, à dix-huit ans, j'ai lu la Correspondance de Flaubert et sans jamais me prendre pour lui, je n'étais pas assez immodeste, je me suis mis à écrire des lettres. Beaucoup. Enormément. Une par jour. Cette espèce de folie épistolaire dans laquelle je me suis lancé m'a porté, m'a nourri.

C'est elle aussi qui m'a donné l'envie, des années après, de raconter des histoires plus longues et un peu moins vraies. Oui, un jour, j'ai eu envie de sortir de la stricte vérité intime des lettres. Je me suis dit : suis-je capable d'écrire quelque chose qui n'est pas arrivé, quelque chose qui ne me concerne pas directement ? J'ai pensé : cela ne sera pas vrai mais il faudrait que cela soit vraisemblable. J'ai eu envie de jouer avec ce vrai-faux. J'ai écrit mon premier roman.

J'ai voulu également inventer des personnages. Mais surtout devenir eux. Devenir un autre, me glisser en lui, l'incarner, trouver sa voix, sa

gestuelle, son apparence. C'est un privilège immense de vivre une autre vie que la sienne. L'écriture m'a procuré ce privilège.

Sans elle, je ne serais jamais devenu une femme quittée, un père assassin, un adolescent rêveur au bord du Mississippi, une serveuse de bar, ou James Dean.

Pour autant, je continue de ne pas savoir comment arrivent les livres. Comment ils se forment, se déclenchent. On me pose souvent la question et je suis incapable de répondre. Ce que je sais, c'est qu'un jour, ils sont là, là devant mes yeux, c'est une évidence, que je prendrais volontiers pour une révélation mystique si j'étais croyant, et je les reconnais. Des idées ont tourné dans ma tête, sans lien apparent entre elles, et elles se sont rejointes pour former quelque chose qui s'apparente à une histoire. Le plus souvent, c'est un accident qui a provoqué cette jonction. Par essence, les accidents sont imprévisibles. Je suis voué à attendre ces accidents et cela, loin de m'effrayer, m'enchante.

En tout cas, c'est ainsi qu'à mon tour, un jour, après quelques accidents, j'ai rejoint les rangées des bibliothèques. Que je vous dise, la première fois que je suis allé fouiner, l'air de rien, mais avec de gros sabots malgré tout, du côté de la lettre B, et que j'ai aperçu mon nom, j'ai ressenti une vive émotion. Mon père, qui était instituteur, m'a confié s'être livré lui aussi à ce curieux exercice et en avoir tiré un peu de fierté, en découvrant mon nom, qui est le sien. Il a dû penser que son fils, bien qu'ayant choisi de se faire saltimbanque, ne s'était pas tout à fait fourvoyé.

En tout cas, j'aime immensément l'idée que mes livres, que les livres d'une manière générale, passent de main en main, se prêtent et se rendent, vont et viennent, s'abiment un peu avec le temps, portent les stigmates des lectures successives. Cette patine est le signe que, à travers le temps, la littérature offre à chacun une consolation chaque fois différente, mais toujours magnifique.

Au nom de cette consolation magnifique, qu'il me soit permis de vous souhaiter un bel anniversaire.